



**HAL**  
open science

# ARNALTE ET LUCENDA DE DIEGO DE SAN PEDRO : LES FORTUNES D'UN TEXTE ESPAGNOL EN ANGLETERRE

Susan Baddeley

► **To cite this version:**

Susan Baddeley. ARNALTE ET LUCENDA DE DIEGO DE SAN PEDRO : LES FORTUNES D'UN TEXTE ESPAGNOL EN ANGLETERRE. Marie-Hélène Maux et Marc Zuili. Les traductions de la littérature espagnole (XVIe-XVIIIe siècle), L'Harmattan, pp.161-177, 2021, 978-2-343-23648-3. hal-04422512

**HAL Id: hal-04422512**

**<https://hal.science/hal-04422512>**

Submitted on 28 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

## CHAPITRE II

### **ARNALTE ET LUCENDA DE DIEGO DE SAN PEDRO : LES FORTUNES D'UN TEXTE ESPAGNOL EN ANGLETERRE**

Le roman sentimental de Diego de San Pedro, *Tractado de amores de Arnalte y Lucenda*, publié pour la première fois à Burgos en 1491<sup>1</sup>, connu comme d'autres romans espagnols ou français qui circulaient au XVI<sup>e</sup> siècle dans toute l'Europe, un certain succès en Angleterre, où le genre du roman n'était guère pratiqué par les écrivains du pays. Ce roman se distingue cependant des autres par sa riche histoire éditoriale : traduit par différents traducteurs, parodié, et enfin réutilisé comme texte-support dans un manuel d'apprentissage des langues étrangères, retracer son histoire nous permettra non seulement de mieux comprendre le contexte général de la traduction et de la diffusion de textes espagnols en Angleterre, mais aussi d'identifier certains éléments culturels que ce texte véhiculait, et de voir dans quelle mesure ces éléments ont pu être appréciés ou, au contraire, rejetés par un public lecteur anglophone.

#### **1. LA TRADUCTION DE TEXTES ESPAGNOLS EN ANGLETERRE**

##### **1.1. Quelques chiffres**

Nous commencerons par présenter un aperçu du nombre de textes traduits de l'espagnol vers l'anglais au XVI<sup>e</sup> siècle, avec quelques statistiques que cette étude a permis d'élaborer<sup>2</sup>, et qui devraient permettre de mieux comprendre à la fois la place de la langue espagnole et son apprentissage en Angleterre, et l'activité de traduction à partir de cette langue vers l'anglais, en comparaison avec les autres langues en présence. Ces chiffres portent sur la période 1500-1600 :

---

<sup>1</sup> Par commodité, dans la suite de ce chapitre, nous utiliserons pour nous référer à cette œuvre la forme abrégée *Arnalte et Lucenda*. L'édition de Burgos est la plus ancienne connue, mais on estime que l'ouvrage fut rédigé vers 1481, ainsi que l'indique Véronique Duché-Gavet (Véronique DUCHE-GAVET, « *Arnalte et Lucenda*, ou l'amant bien traité (des traducteurs) », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n° 87, 2018, p. 173).

<sup>2</sup> Ces chiffres se fondent surtout sur des données extraites de la base de données *Renaissance Cultural Crossroads*, élaborée par l'équipe travaillant sous la direction de Brenda Hosington à l'université de Warwick en Angleterre. Consultable en ligne : <<https://www.dhi.ac.uk/tcc/>>.

Traductions vers l'anglais à partir d'un original en :	Nombre d'éditions	Comme langue intermédiaire :
Latin	1151	156
Français	652	176
Italien	180	24
<b>Espagnol</b>	<b>159</b>	<b>5</b>
Haut-allemand	151	14
Néerlandais	96	14
Portugais	2	1

On voit ainsi qu'avec 164 éditions recensées (dont cinq sont des traductions à partir d'autres langues, réalisées par l'intermédiaire de l'espagnol<sup>3</sup>), le volume de traductions de l'espagnol vers l'anglais est nettement moins important que celui des traductions à partir du latin vers l'anglais ou à partir du français vers l'anglais à la même époque; cependant, l'espagnol se situe en bonne position par rapport aux autres langues vernaculaires européennes, se situant presque à égalité avec l'italien en termes de volume de traductions, et dépassant les langues germaniques (le haut-allemand et le néerlandais) et le portugais pour le nombre de traductions réalisées à partir de ces langues. L'espagnol est cependant moins utilisé comme langue intermédiaire que l'italien, ou même que l'allemand ou le néerlandais, langues plus proches de l'anglais.

Lorsqu'on regarde en détail cette production de traductions à partir de l'espagnol, on identifie (toujours pour la période 1500-1600) 47 auteurs différents et 78 ouvrages au total. Parmi ces ouvrages, 53 sont traduits directement de l'espagnol, 18 par l'intermédiaire du français, six par l'intermédiaire de l'italien, et un seul peut-être par l'intermédiaire du néerlandais. Nous verrons plus loin quelles ont été les conséquences de ce choix.

## 1.2. Types d'ouvrages publiés

Lorsqu'on analyse ensuite les différentes catégories d'ouvrages d'origine espagnole publiés, on constate une prédilection du lectorat anglophone pour certains genres. Parmi les auteurs espagnols les plus appréciés, c'est Antonio de Guevara, le confesseur de Charles Quint, qui apparaît en première place (et de loin), avec sept ouvrages différents traduits en anglais tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, qui se déclinent en 28 éditions : la moitié de cette production (14 éditions) se compose des éditions d'un seul ouvrage, à savoir le *Libro*

<sup>3</sup> L'espagnol a servi de langue intermédiaire dans cinq cas : pour des traductions vers l'anglais à partir de l'hébreu (une édition), du latin (deux éditions), et du français (deux éditions).

*aureo de Marco Aurelio*, recueil de sentences tirées des œuvres de Marc-Aurèle, ce qui en fait l'ouvrage d'un auteur espagnol le plus traduit en anglais au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

Ensuite, en termes du nombre de traductions publiées, on trouve une série d'ouvrages de morale chrétienne et de spiritualité par des auteurs tels que Louis de Grenade, Diego Estella, Francesca de Chaves ou Juan Pérez de Pineda, traduits et publiés en Angleterre (ou hors de l'Angleterre mais en anglais et à destination d'un public anglophone) vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, et qui s'adressaient avant tout (mais non exclusivement) à un public catholique anglophone marginalisé<sup>5</sup>.

La navigation (représentée par les ouvrages de Pedro de Medina, Martin Cortés et Rodrigo Zamorano) et les voyages d'exploration constituent la troisième catégorie par volume d'éditions, avec les récits de voyages de découverte (*l'Histoire des Indes* de Francisco López de Gómara, la découverte du Pérou par Agustín de Zarate, la géographie des Indes de Martin Fernández de Enciso, les récits des voyages des Portugais par Bernardino de Escalante), et, évidemment, la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* de Bartolomé de Las Casas (qui fut traduite en anglais à partir de la version française).

Tout cela illustre assez bien les aspects de la culture espagnole qui intéressaient le public anglophone de cette période, et montre bien quels types de publications d'origine espagnole étaient diffusés et lus en Angleterre : des ouvrages de dévotion et de morale chrétienne d'une part, et des publications traitant de l'ouverture sur le nouveau monde d'autre part.

Quant aux romans, ce type de publication représente 18% des éditions d'ouvrages traduits de l'espagnol en anglais, et publiés sur l'ensemble du siècle. Nous reviendrons sur le détail de cette production dans la suite de ce chapitre.

---

<sup>4</sup> Sur la réception des œuvres de Guevara en Angleterre, voir Susan BADDELEY, « Les éditions anglaises du *Mépris de la Cour* de Guevara : usages d'une traduction », *Le mépris de la cour. La littérature anti-aulique en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Alexandre Tarrête, Marie-Claire Thomine-Bichard et Nathalie Peyrebonne (éd.), Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2018, p. 139-151.

<sup>5</sup> À l'exception de Pineda, qui était protestant. Sur cette production catholique, on peut se référer à l'article de John YAMAMOTO-WILSON, « Early Protestant Editions of Catholic Texts in English », *English Literature and Language*, vol. 36, Sophia University Press, Tokyo, 1999, p. 3-26, qui apporte quelques nuances à l'idée que ces textes se destinaient exclusivement à un public de catholiques pratiquants, et apporte la preuve qu'ils circulaient plus largement.

### 1.3. Distribution des traductions dans le temps

Ces traductions ne sont pas distribuées de manière uniforme dans le temps, et le moment de leur apparition est en général conditionné plus largement par les relations qui prévalaient alors entre l'Espagne et l'Angleterre.

Bien que ces relations ne fussent pas très développées au cours du Moyen Âge<sup>6</sup>, on trouve néanmoins très tôt dans la production imprimée anglaise<sup>7</sup> la trace d'une traduction faite d'un ouvrage espagnol : il s'agit du *Llibre del orde de cavalleria* de Ramón Lull, traduit à partir de la version française par William Caxton, le premier imprimeur anglais, et publié par ses soins en 1484, pendant le règne du roi Richard III et dédié par Caxton à ce monarque<sup>8</sup>. Cependant, après ce début prometteur, il n'y a pas de trace d'autres traductions d'ouvrages espagnols pendant quarante ans, jusqu'à la traduction du *Libro áureo de Marco Aurelio* de Guevara par John Bouchier, Lord Berners, en 1535.

On aurait pu s'attendre à ce que la présence en Angleterre d'une reine espagnole, Catherine d'Aragon, entre 1509 et 1533, suscite davantage d'intérêt pour la langue et pour la littérature espagnoles ; cela ne semble pourtant pas avoir été le cas, car aucune édition de traduction n'est recensée pendant ces années<sup>9</sup>. C'est à partir de 1535 que paraîtra la traduction anglaise du *Libro aureo de Marco Aurelio*, ouvrage qui connaîtra six éditions avant la fin du règne d'Henri VIII (1547).

L'activité éditoriale gagne un peu en ampleur, comme on pouvait s'y attendre, pendant le règne de Marie I<sup>re</sup> (1553-1558). C'est pendant son règne

---

<sup>6</sup> L'Angleterre avait alors des relations plus étroites avec le Portugal, grâce à l'alliance anglo-portugaise, qui opposait fréquemment ces deux pays à l'Espagne. Le premier traité anglo-portugais date de 1373.

<sup>7</sup> L'imprimerie est introduite en Angleterre en 1476, par William Caxton.

<sup>8</sup> Dans l'*Épilogue* de cette édition, Caxton passe en revue toute une liste de héros anglais (en commençant par le Roi Arthur), et demande à Richard que le roi « ordonne que ce livre soit acquis et lu par les jeunes seigneurs, chevaliers et gentilshommes de ce royaume, afin que le noble ordre de chevalerie soit désormais mieux reconnu et honoré » (Lotte HELLINGA, *William Caxton and Early Printing in England*, Londres, The British Library, 2010, p. 63).

<sup>9</sup> Gustav UNGERER (« The Printing of Spanish Books in Elizabethan England », *The Library*, 5e série, t. XX/3, 1965, p. 178) estime que « tous les livres espagnols adaptés ou traduits en anglais pendant le règne d'Henri VIII sont, en fin de compte, le résultat de son influence » [celle de Catherine d'Aragon] : il y en a cependant assez peu, et aucun n'a été publié pendant la période où elle était encore reine consort de ce roi, sauf si on tient compte de l'adaptation de la *Celestina* de Fernando de Rojas par John Rastell, publiée en 1525 sous le titre *A new commodye in englysh in maner of an enterlude ryght elygant & full of craft of rethoryk, wherein is shewd & dyscrybyd as well the bewte & good propertes of women, as theyr vyceys & euyll condicions, with a morall conclusion & exhortacyon to vertew* (Londres, pour John Rastell, 1525). Il s'agit cependant d'une version bien trop abrégée et adaptée de l'original pour pouvoir être qualifiée de « traduction ».

qu'apparaissent deux manuels, les premiers pour l'apprentissage de l'espagnol en Angleterre, et qui datent tous les deux de 1554, un an après l'accession de Marie 1<sup>re</sup> au trône. Il s'agit de *A very profitable booke to lerne the maner of redyng, wrytyng, & speakyng English & Spanish. Libro muy prouechoso para saber la manera de leer, y screuir, y hablar Angleis, y Espanol*<sup>10</sup> et de *The booke of Englysshe, and Spanysse*<sup>11</sup>. Le premier s'inspire des « Berlaimonts », manuels pratiques à l'intention des marchands, et présente des dialogues de la vie quotidienne et des affaires. Le second est plutôt un recueil de vocabulaire et de « phrases utiles ». Il s'agit dans les deux cas de manuels pratiques, à utilité immédiate, et non d'ouvrages systématiques de grammaire.

En ce qui concerne les traductions, on atteint pendant les années 1553-1558, pour la première fois le chiffre de trois éditions de traductions à partir de l'espagnol publiées pendant une année (l'année en question est 1557), mais on ne peut pas encore parler d'une activité très soutenue<sup>12</sup>.

C'est ensuite, vers le milieu du règne d'Élisabeth 1<sup>re</sup> (1558-1603), aux environs de 1575, qu'on assistera non seulement au début d'une tendance durable à l'augmentation du nombre de traductions, sur plusieurs années, mais aussi à l'apparition de nouveaux types d'ouvrages publiés (jusque-là, la plupart des publications étaient des rééditions). Désormais, les ouvrages sont traduits à partir de l'espagnol, ce qui constitue aussi une nouveauté. Et les traducteurs à partir de l'espagnol disposent maintenant de nouveaux outils<sup>13</sup>. De nouvelles publications dans ce domaine sont liées à la présence en Angleterre d'Antonio Del Corro, moine sévillan converti au protestantisme, arrivé comme réfugié à Londres (après un périple assez mouvementé à travers l'Europe<sup>14</sup>) en 1567, et qui était devenu, grâce à la protection de la reine, mais aussi – et surtout –, de son favori Robert Dudley, comte de Leicester, pasteur de la nouvelle église espagnole réformée de Londres. Del Corro publie en 1586 un court ouvrage, *Reglas gramaticales para aprender la lengua española y francesa...*<sup>15</sup>, qui sera le premier manuel publié en Angleterre pour l'apprentissage systématique, par la grammaire, de la langue

<sup>10</sup> Londres, John Kingston et Henry Sutton pour John Wight, 1554.

<sup>11</sup> Londres, Robert Wyer, s.d. [1554?].

<sup>12</sup> Sept éditions de traductions anglaises d'ouvrages espagnols sont recensées pour la période 1553-1558, mais trois seulement sont des éditions de traductions nouvelles.

<sup>13</sup> Il faut aussi se rappeler que les Anglais pouvaient acquérir des manuels et autres matériels multilingues pour l'apprentissage de l'espagnol via le latin, le français, ou l'italien, dont plusieurs étaient publiés à Anvers (Gustav UNGERER, 1965, art. cit., p. 180).

<sup>14</sup> Michael WYATT (2005), *The Italian Encounter with Tudor England: a Cultural Politics of Translation*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 150.

<sup>15</sup> *Reglas gramaticales para aprender la lengua española y francesa confiriendo la vna con la otra, segun el orden de las partes de la oration latinis*, Oxford, pour Joseph Barnes, 1586.

espagnole<sup>16</sup>. En 1591 paraît le *Spanish Schoolmaster* de William Stepney, qui s'inscrit dans le sillage du *French Schoolmaster* de Claude de Sainliens (1573) pour l'apprentissage du français, avec une approche mêlant pragmatique et règles grammaticales. Le premier dictionnaire de l'espagnol imprimé en Angleterre sera celui de Richard Percival (1591), qui connaîtra plusieurs rééditions.

Un nouveau « pic » de six traductions par an est atteint en 1588 – comble d'ironie, puisqu'il s'agit de l'année de la défaite de l'Invincible Armada. D'un côté, on pourrait considérer que, ce que l'Armada n'avait pas réussi à faire par la force, les traductions l'ont fait par la « puissance douce » ou la « puissance discrète » (*soft power*) : imposer une présence espagnole en Angleterre. Cependant, ce qui motive ces publications est probablement tout autre : à savoir, la volonté de mieux comprendre son ennemi pour mieux le combattre. Il faut donc sans doute mettre le phénomène de l'augmentation du nombre de traductions en rapport avec celui, plus large, de l'apprentissage des langues vivantes. En effet, les deux « pics » dans la production de traductions d'ouvrages espagnols correspondent aussi à la production d'ouvrages pour apprendre la langue espagnole : le premier au milieu de la décennie 1550, et l'autre dans les années 1590.

#### 1.4. Les traducteurs

Lorsqu'on s'intéresse ensuite à l'identité des traducteurs, on s'aperçoit que la traduction à partir de l'espagnol en Angleterre est liée essentiellement à deux sortes d'activité : les échanges internationaux – qu'il s'agisse du commerce, comme dans le cas de Caxton, ou de la diplomatie, avec John Bourchier, Baron Berners<sup>17</sup>, le traducteur de Guevara et du *Cárcel de amor* de San Pedro – d'une part, et l'espionnage d'autre part. Sous le règne d'Élisabeth I<sup>re</sup>, un grand nombre d'hommes ayant des compétences en langues vivantes avaient été repérés et embauchés comme espions : le secrétaire d'État d'Élisabeth, Francis Walsingham, avait ainsi mis en place un réseau d'espions très développé à travers l'Europe, et au moins une vingtaine de traducteurs identifiés avaient des liens avec lui – soit parce qu'ils opéraient comme espions pour son compte, soit parce qu'ils faisaient partie de son cercle d'intimes, soit encore parce qu'ils dédiaient leurs

<sup>16</sup> Comme son titre l'indique, l'ouvrage propose à ses utilisateurs d'apprendre l'espagnol en se fondant sur leur connaissance préalable de la langue française et de l'approche fondée sur les huit parties du discours, selon la grammaire latine. L'ouvrage est rédigé en espagnol avec une partie à la fin, sur la syntaxe, en français. Une deuxième édition sera publiée en 1590.

<sup>17</sup> Berners avait participé à plusieurs campagnes militaires pendant le règne d'Henri VIII, ainsi qu'à la rencontre du Camp du Drap d'Or en 1520. Il fut nommé Lieutenant de Calais en novembre 1520. Il traduisait surtout à partir du français, mais connaissait l'espagnol : il aurait traduit la continuation du *Cárcel de amor* de San Pedro, par Nicolás Núñez, directement à partir de l'espagnol. Voir à ce sujet Joyce BORO, « Lord Berners and his Books: A New Survey », *Huntington Library Quarterly*, vol. 67/2, 2004, p. 237.

traductions à Walsingham ou à son épouse Ursula<sup>18</sup>. Walsingham encourageait notamment les traducteurs qui travaillaient à partir de l'espagnol, comme John Frampton ou Thomas Nicholls.

À partir de 1589 et jusqu'à la fin du siècle, presque tous les nouveaux titres d'origine espagnole publiés – 23 sur 25 – sont des traductions faites directement à partir de l'espagnol (et non plus par le biais du français ou l'italien), ce qui constitue aussi une nouveauté.

## 2. LES ROMANS

Dix romans d'origine espagnole furent traduits en anglais et publiés en Angleterre au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Par ordre chronologique d'apparition de la première édition, ce sont : Diego de San Pedro, *Tractado de amores de Arnalte y Lucenda* (1543) ; Diego de San Pedro, *Cárcel de amor* (1548)<sup>19</sup> ; Juan de Flores, *Historia de Aurelio y Isabela* (1556) ; Garcí Rodríguez de Montalvo, *Amadís de Gaula* (1572) ; Diego Ortúñez de Calahorra, *Espejo de príncipes y caballeros* (1578) ; Diego Hurtado de Mendoza, *Lazarillo de Tormes* (1586) ; « Francisco Vázquez », *Palmerín de Oliva* (1588) et *Primaleon* (1589) ; Jerónimo Fernández, *Belianís de Grecia* (1598) ; Jorge de Montemayor, *Diana enamorada* (1598)<sup>20</sup>.

Les deux tiers d'entre eux (six sur dix) furent traduits non pas directement de l'espagnol, mais par l'intermédiaire du français ou de l'italien. Les quatre ayant été traduits directement (en entier ou en partie) de l'espagnol sont : *Cárcel de amor*, *Espejo de príncipes y caballeros*, *Lazarillo de Tormes*, et *Diana*. On notera en passant que l'*Espejo de príncipes y caballeros* de Diego Ortúñez de Calahorra fut traduit par une femme, Margaret Tyler, à partir de l'espagnol : c'est la seule traductrice dans notre corpus. Tyler se distingue, en outre, de la plupart des traductrices de cette période par le fait que, dans sa préface au lecteur, elle n'assume pas du tout une posture de modestie, ne s'excuse ni pour la médiocrité supposée de son travail, ni d'avoir osé traduire un récit guerrier qui relève plutôt du domaine masculin ; au contraire, elle affirme sur un ton très assuré qu'on n'a pas besoin d'être un combattant pour comprendre la guerre, et qu'elle ne craint pas les reproches qu'on pourrait éventuellement lui faire.

Dans un premier temps (jusqu'en 1575), la majorité de ces titres sont traduits à partir du français ou de l'italien. Le premier traduit (partiellement)

<sup>18</sup> La base bibliographique *Renaissance Cultural Crossroads* permet d'identifier 45 traductions dédiées à Walsingham ou à son épouse.

<sup>19</sup> Quoi qu'en dise la page de titre, une partie seulement de cet ouvrage (la continuation) est traduite directement de l'espagnol ; la majeure partie est traduite à partir du français, mais avec référence à l'original espagnol.

<sup>20</sup> Les références bibliographiques complètes de toutes ces éditions sont présentées dans la bibliographie en fin d'article.



à partir de l'espagnol est la *Cárcel de amor* par John Burchier, publié après la mort du traducteur, en 1548.

### 3. *ARNALTE ET LUCENDA*

#### 3.1. La traduction de John Clerk (1543)

Dix éditions seulement de traductions anglaises d'œuvres d'auteurs espagnols ayant écrit en espagnol sont attestées entre 1500 et 1550 : sept d'entre elles sont des éditions du *Livre d'or de Marc Aurèle*, traduit en anglais à partir de la version française de René Berthault de Grise. Dans ce contexte, l'apparition de la première traduction en anglais du roman *Arnalte et Lucenda* en 1543 fait figure d'exception, et mérite donc de retenir toute notre attention.

Cette traduction précède de plusieurs décennies les traductions anglaises d'autres romans de chevalerie continentaux à succès, et notamment la série des *Amadis de Gaule*, parue en français dans la traduction de Nicolas Herberay des Essarts dès 1540, mais dont le premier livre n'apparaîtra en version anglaise qu'en 1590<sup>21</sup>.

Cette traduction anglaise fut faite à partir de la version française de Nicolas Herberay des Essarts, intitulée *Petit Traité de Arnalte et Lucenda, autresfois traduit de langue Espaignole en la Françoise, & intitulé l'Amant mal traité de s'amyne*, publiée à Paris dès 1539<sup>22</sup>. La page de titre indique clairement la filiation, et se signale comme une traduction faite à partir de la version française d'un original espagnol : « *A certayn treatye moste wyttely deuysed orygynally wrytten in the spaynysshe, lately Traducted in to Frenche entytled, Lamant mal traicte de samye. And nowe out of Frenche in to Englysshe [...]* »<sup>23</sup>.

L'exécution typographique de cette première édition est assez grossière, en petit format (in-octavo), en caractères gothiques, et avec de nombreuses gravures « passe-partout » de mauvaise qualité représentant des hommes et des femmes, ce qui suggère un public assez large et peu fortuné<sup>24</sup>. Le

<sup>21</sup> Les *Amadis* connurent nettement moins d'engouement en Angleterre qu'en France. La traduction anglaise du *Premier livre d'Amadis de Gaule* n'eut pas de réédition. Curieusement, l'anthologie du *Trésor des Amadis* fut traduite et publiée en anglais en 1572, bien avant le premier épisode de la série.

<sup>22</sup> Paris, Denis Janot pour Vincent Sertenas, s.d. [1539].

<sup>23</sup> « Un certain traité conçu de manière très spirituelle, écrit à l'origine en langue espagnole, et traduit dernièrement en français, intitulé *Lamant mal traicte de samye*. Et maintenant traduit en anglais à partir du français ».

<sup>24</sup> Une gravure placée au début du texte et censée représenter « l'auteur » est en fait une adaptation de l'image utilisée par l'imprimeur Robert Wyer pour sa marque typographique, qui apparaît à la fin de l'ouvrage : elle représente un homme qui tient dans sa main droite un dragon ailé (en anglais, *wyvern*, équivalent de la *vouivre*, censé rappeler le nom de

traducteur est un certain John Clerk, qui s'identifie au début de l'épître dédicatoire, et la date, 1543, situe cette publication vers la fin du règne d'Henri VIII<sup>25</sup>. Clerk était un fervent catholique, qui n'adhérait pas à la réforme henricienne, d'inspiration protestante. Il avait voyagé à l'étranger, surtout en France et en Italie, avant de devenir le secrétaire de Thomas Howard, puissant Duc du Norfolk (catholique lui-même), et le précepteur du fils de celui-ci, Henry Howard, auquel il dédie cette première traduction, ainsi que deux autres ouvrages : la traduction – maintenant perdue, mais publiée également en 1543 – d'un ouvrage français, *Traité de la noblesse*, ainsi qu'un opuscule théologique, *Opusculum plane divinum de mortuorum resurrectione et extremo iudicio, in quatuor linguis succincte conscriptum*, traité sur la résurrection des morts et le jugement dernier, rédigé par Clerk et traduit par ses soins en français, latin et italien (textes présentés en colonnes et en regard). Clerk a sans doute inculqué à son jeune élève le goût de la traduction et un intérêt pour la littérature en langue étrangère, puisque Henry Howard devait acquérir par la suite une certaine notoriété comme poète : d'abord comme traducteur de Pétrarque, puis comme l'auteur des premiers sonnets à l'italienne publiés en Angleterre, et dont il lança la mode<sup>26</sup>.

Les raisons qui poussèrent Clerk à traduire cet ouvrage – choix en effet assez singulier, étant donné sa formation et ses autres publications – ne sont pas clairement explicitées, et Clerk dans un premier temps s'excuse de présenter à Howard un ouvrage aussi frivole et léger, « *suche lyght matyer of folysshe Loue* ». Néanmoins, il dit espérer que son jeune élève appréciera « *the wytty deuysse of the thynges, the maner of Locucyons, the wyse sentences and the subtyll and dyscret answers made on bothe parties, in my power opynyon not vnworthy to be noted* »<sup>27</sup>. Il n'est pas impossible que Clerk ait

---

l'imprimeur), mais l'animal a été occulté et remplacé par une plume, dans ce qui constitue l'équivalent du « photoshopping » actuel.

<sup>25</sup> L'épître du traducteur est signée avec la date du 17 mars 1541.

<sup>26</sup> Dans l'épître dédicatoire de sa traduction du *Traité de la noblesse*, Clerk aurait félicité Howard pour « les grands efforts qu'[il] avait déployés pour traduire des ouvrages, aussi bien du latin et de l'italien que de l'espagnol et du français ». Cette carrière prometteuse s'est terminée de manière prématurée, puisque Howard est mort exécuté le 19 janvier 1547, à l'âge de trente ans seulement, car il était perçu comme une menace à la succession d'Henri VIII (qui devait mourir lui-même neuf jours plus tard). Sa traduction de Virgile en vers blancs – forme littéraire qu'il avait lui-même développée, et qui fut adoptée et rendue célèbre notamment par Shakespeare – fut publiée à titre posthume, en 1554. Son tuteur Clerk ne lui a pas survécu très longtemps : accusé (probablement à tort) d'avoir diffusé de fausses prophéties et de pratiquer la magie noire, il fut emprisonné à la Tour de Londres où il se suicida en mai 1552 (Seymour Baker HOUSE, 'Clerk, John', *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, 2004, en ligne : <<http://www.oxforddnb.com/view/article/5616>>).

<sup>27</sup> « La manière spirituelle dont l'ouvrage a été conçu, les expressions utilisées, les sentences pleines de sagesse et les réponses subtiles et discrètes faites par les deux interlocuteurs, et qui ne sont pas, selon ma pauvre opinion, indignes d'être relevées ».

utilisé ce texte lui-même comme support d'enseignement, en raison de la variété de types de discours représentés.

Dans sa traduction, Clerk reste très près de la version française d'Herberay, quoi qu'il en dise dans sa préface :

*In this traduction I haue not estemyd the order of the wordes in the other tonges, as it is seen some haue done in sondry places of theyr translacions, wherby it is not only thought they publysshe theyr owne folye, but also vndoubtedly certayne that they by the same in the place of lybertie submyt themselves to seruytude without hauyng respecte to thobseruacyon of that thynge whiche in this case so moste specyally requisit, wherby the sence of the Aucthour is often depraued, and the grace ne perfection of thone ne other tonge dewly expressed, but vnderstandynge that euery tonge hath his properties, maner of Locucyons perticuler vehemencies, dignyties, and rychesses, I haue arrested my self onely vpon the sentences & maiesties therof so curiously as I fymely trust thintencion of thauthor is truly expressed in the declaration wherof.<sup>28</sup>*

La traduction d'Herberay occulte, en effet, toute référence de l'original à la cour de Castille (*huue Señoras*) et à la Castille elle-même (*nostra castilla*), comme il apparaît dans la traduction française du début du roman :

*Este verano pasado mas por ajena necesidad que por voluntad mia huue Señoras de hazer vn camino en el qual de aquesta nostra castilla mio conuenio alongar y quando el largo caminar entra ella y mi mucha tierra entre puso halleme en vn grand desierto (éd. de 1491).*

Ayant cest esté passé, entreprins un uoyage (plus pour la nécessité d'aultruy, que de mon bon gré) pour lequel faire me conuenoit de ce pays grandement eslongner. Et apres auoir par long temps cheminé, me trouuay de fortune en un grand desert (traduction d'Herberay, 1539).

Une analyse de la traduction de Clerk permet d'affirmer que ce dernier suit Herberay dans ses moindres détails, y compris dans ses erreurs. Clerk, malgré une possible connaissance de l'espagnol, n'a en tout cas jamais divergé de la version d'Herberay, ce qui laisse supposer qu'il n'avait pas accès à un original espagnol.

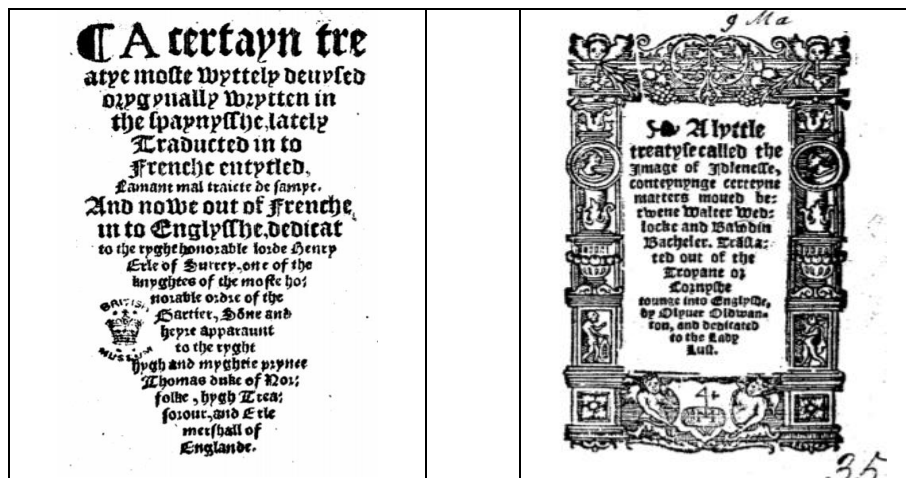
---

<sup>28</sup> « Dans cette traduction, je n'ai pas tenu compte de l'ordre des mots dans les autres langues, comme on a pu voir certains l'avoir fait à divers endroits de leurs traductions : ce qui fait qu'on estime non seulement qu'ils ne publient que leurs propres fantaisies, mais aussi qu'ils se soumettent sans l'ombre d'un doute à la servitude au lieu de la liberté, faute d'avoir respecté la consigne qui est ici la plus nécessaire : grâce à quoi le sens de l'Auteur est souvent malmené, et la grâce et la perfection ni de l'une ni de l'autre langue ne peuvent s'exprimer pleinement. [Au lieu de cela], conscient que chaque langue a ses propriétés, manière de locutions, véhémences, dignités et richesses, je me suis arrêté uniquement aux sentences et à la majesté du texte, si soigneusement que je suis fermement persuadé que l'intention de l'auteur est exprimée de manière fidèle dans ma version ».

#### 4. UNE PARODIE

La traduction de Clerk ne connut qu'une seule édition, et n'eut pas d'autre suite. Cependant, il existe un autre témoignage qui atteste indirectement de la réception de l'œuvre de Clerk : il s'agit de la publication d'un ouvrage relevant de la parodie, genre littéraire qui ne peut fonctionner que si suffisamment de lecteurs connaissent l'œuvre parodiée.

Cet ouvrage parut en 1556, quatre ans après la mort de Clerk. Intitulé *A lyttle treatyse called the Image of Idlennesse*<sup>29</sup>, son intention parodique se dévoile dès la page de titre, qui imite la disposition de celle de l'original en triangles descendants, puis en reprend point par point les éléments en les parodiant. Le « certayn treatye » de Clerk devient ici « A lytle treatyse »<sup>30</sup>, et l'historique affichée des traductions (écrit d'abord en espagnol, traduit en français puis en anglais) devient ici « Traduit du troyen ou du cornique en anglais » par un certain « Olyuer Oldwanton » (Olivier Vieux-Débauché), éléments burlesques qui signalent qu'il s'agit bien d'un pastiche et permettent en outre d'identifier la cible. Si cela ne suffisait pas, la dédicace de la page de titre de l'original à Henry Howard devient, dans cette nouvelle version, une dédicace à « Lady Lust » (Dame Luxure).



<sup>29</sup> Le titre complet est : *A lyttle treatyse called the Image of Idlennesse, conteynyng certeyne matters moued betwene Walter Wedlocke and Bawdin Bachelier. Translated out of the Troyane or Cornyſhe tounge into Englyſhe, by Olyuer Oldwanton, and dedicated to the Lady Luſt* (« Petit traité intitulé *l'Image de l'Oisiveté*, contenant divers sujets dont se sont entretenus Walter Wedlocke et Bawdin Bachelier [Gautier Lemarié et Célibataire Paillard]. Traduit de la langue troyenne ou cornique en anglais par Oliver Oldwanton [Olivier Vieux-Débauché] et dédié à Dame Luxure »).

<sup>30</sup> Comme dans la traduction française, il s'agit d'une reprise de l'espagnol *tractado*. En anglais, comme en français, l'histoire d'*Arnalte et Lucenda* ne correspond pas vraiment à ce qui était publié, à l'époque, sous le titre de *traité*. Pour une discussion de ce point, voir Véronique DUCHE-GAVET, « *Arnalte et Lucenda...* », art. cit., p. 181-182.

L'identification de la version de Clerk d'*Arnalte et Lucenda* comme le but de cette plaisanterie se confirme ensuite à la lecture de l'intrigue de ce « petit traité » : le « héros », Bawdin Bachelor (« Célibataire Paillard ») veut se marier, et il essaie dans ce but d'entreprendre, seul ou avec l'aide d'un comparse, un certain nombre de femmes, qui toutes le refusent l'une après l'autre<sup>31</sup>. Bachelor, qui correspond à Arnalte, est dépeint comme un personnage suffisant et ridicule, qui fait régulièrement un grand étalage de ses souffrances, comme dans le passage suivant, où le mot *heart* 'cœur' et ses dérivés sont répétés de manière lassante :

*Good mystres N. I commende me vnto you, beinge ryght sory that I can not season my commendations with some hartinesse, howe be it I assure you it is not lefte vndone for any lacke of good mynde, but onely for that I am not as nowe master of mine owne harte, and can therfore in nothyng vtter any perfecte hartinesse, yet neuerthelesse yf it may do you any pleasure to haue my hartly commendations, ye maye be therin as it were your owne caruer. For doubtlesse my harte is with you, so that ye maye vse the office thereof euen as ye lyste your selfe. And then hauinge the hart after suche sort, it maye not be forborne but that the body must nedes be at your commaundement.*<sup>32</sup>

Cette « rhétorique acoustique » est bien présente aussi bien dans l'original que dans la traduction française, dont V. Duché-Gavet donne un exemple : « Tu me tiens (ma dame ma sœur) tant passionné de ta passion que ce m'est force me forcer à te declarer, ce que mes demonstres te demonstrent »<sup>33</sup>.

Si les « sentences pleines de sagesse et les réponses subtiles et discrètes » de San Pedro pouvaient être appréciées d'un public anglais (ou du moins de l'austère John Clerk) au même titre que celles de Guevara, il semblerait que les effusions sentimentales de cet auteur espagnol l'étaient un peu moins.

<sup>31</sup> L'intrigue de l'original n'est guère plus étoffée. Le chevalier Arnalte s'éprend de la belle Lucenda, mais celle-ci non seulement se refuse à lui, mais épouse son ami, Yerso, qui devient ainsi son rival. Arnalte provoque Yerso en duel et le tue. Lucenda se retire alors au couvent, et Arnalte dans sa « triste demeure » dans un endroit désertique où le narrateur le rencontre un jour par hasard.

<sup>32</sup> « Madame N., je me recommande à vous, en regrettant sincèrement de ne pas pouvoir y mettre un peu plus de cœur : je vous assure que ce n'est pas faute d'esprit, mais simplement parce que je ne suis plus à présent maître de mon cœur, et je ne peux donc rien dire de bon cœur. Cependant, si cela vous fait plaisir d'avoir mes recommandations, du fond de mon cœur, vous pourrez vous y loger comme s'il était à vous, pour faire comme chez vous. Car, sans aucun doute, mon cœur est à vous, et vous pouvez en user comme bon vous semble. Et, ayant pris ainsi la possession du cœur, il s'ensuivra nécessairement que le corps sera à votre commandement ». « Faire comme chez vous » traduit ici l'anglais *be your own carver*, littéralement « couper sa propre viande (dans sa maison) », l'idée étant que « Mme N. » va découper le cœur de Bawdin en tranches...

<sup>33</sup> Véronique DUCHE-GAVET, art. cit, p. 196.

On trouve aussi dans ce livre, comme dans l'original, des lettres, des vers, l'épithète rédigée du vivant du personnage, et des pièces liminaires (la dédicace est adressée à une soi-disant « dame noble », en fait « Dame Luxure »). L'ironie du sort aura voulu que cette parodie rencontre un plus grand succès que l'original, puisqu'elle connut trois rééditions (1558, 1574 et 1581) ; elle a en outre la particularité d'être le tout premier roman épistolaire en anglais.

### 5. LA VERSION DE CLAUDE DE SAINLIENS

L'idée de profiter de la popularité des romans de ce type pour en faire des outils d'enseignement des langues en Angleterre est venue un peu plus tard : vers l'année 1575 qui, comme nous l'avons vu, correspond à un moment critique, où le nombre de traductions publiées augmente. Au début des années 1570 s'est installé à Londres un certain Claude de Sainliens, réfugié huguenot français, qui fonda dans l'enclos de la cathédrale Saint-Paul, en plein centre de Londres, une école de langues qui devait connaître un succès immense<sup>34</sup>. Après avoir publié plusieurs ouvrages pour l'enseignement du français il décide, peut-être pour diversifier sa clientèle, de proposer également un enseignement de l'italien. Et le premier manuel issu de cette nouvelle activité, aussi surprenant que cela puisse paraître, est fondé sur sa propre traduction d'*Arnalte et Lucenda*.

On pourrait bien se demander pourquoi un enseignant de français décide de traduire en anglais un roman espagnol à partir d'une traduction non pas française mais italienne (alors qu'une traduction française existait), et pourquoi il a transformé ensuite sa traduction en manuel d'apprentissage. Cependant, ce faisant, Sainliens ne fit que reprendre plusieurs initiatives éditoriales polyglottes qui avaient déjà eu lieu, en les adaptant au contexte anglais.

Tout d'abord, il faut tenir compte du fait que Sainliens avait pour projet d'enseigner l'italien à un public anglophone, alors que ni l'anglais ni l'italien n'était sa langue maternelle. Il s'inspira donc d'une édition bilingue français-italien d'*Arnalte et Lucenda* datant de 1553, présentant la version française du roman (celle utilisée par John Clerk) traduite en italien par Bartolomeo Maraffi. L'existence de la version française permit sans doute à Sainliens de vérifier la version italienne, qu'il traduisit ensuite – de l'italien ou du français, ou des deux – en anglais, de manière à ce que l'anglais suive de très

---

<sup>34</sup> Sur Sainliens, qui avait anglicisé son nom en « Holyband », on peut consulter l'ouvrage de Laurent BEREC, *Claude de Sainliens, un Huguenot bourbonnais au temps de Shakespeare*, Paris, Éditions Orizons, 2012.

près l'italien<sup>35</sup>. Cette formule d'ouvrages bilingues imprimés en regard, et utilisés comme aides à l'apprentissage d'une langue étrangère, connaissait alors une certaine vogue, avec une autre édition bilingue, espagnol-français cette fois-ci, de la *Cárcel de amor*, autre roman de San Pedro, imprimé à Anvers en 1555. L'année suivante, paraissait l'histoire d'*Aurelio et Isabela* de Juan de Flores en version quadrilingue, espagnol, italien, français et anglais.

On voit donc que, pendant ces années, les romans sentimentaux, surtout espagnols, étaient largement utilisés comme supports pour l'apprentissage de langues vivantes ailleurs en Europe. Comme l'a démontré Joyce Boro, les romans comme ceux de San Pedro et de Flores étaient prisés non seulement comme des modèles de comportement, mais aussi comme des modèles de langage, « founts of copious sententiae, aphorisms, witty sayings, deliberative and persuasive structures and instances of stylistic prowess »<sup>36</sup>. Enfin, en raison de leur nature, ces romans, qui n'avaient aucun contenu licencieux, pouvaient sans difficulté être mis entre les mains d'un public de femmes, groupe qui affectionnait particulièrement ces publications bilingues ou plurilingues<sup>37</sup>.

Sainliens traduit donc ce texte, à l'origine espagnol, à partir d'une traduction italienne, elle-même faite à partir d'une traduction française de l'original espagnol. L'ouvrage qui en est issu est intitulé *The pretie and wittie historie of Arnalt & Lucenda*, alors que l'histoire n'est ni vraiment « jolie » ni « spirituelle ». Sainliens y ajoute un petit traité de prononciation italienne, des « discours familiers » (*familiar talkes*), dialogues pratiques destinés aux marchands et pris dans les « Berlaimonts », et quelques éléments de grammaire ; cependant, l'importance de tous ces ajouts apparaît comme un peu secondaire puisqu'ils interviennent après le texte du roman, et le lecteur pourrait facilement s'en passer.

---

<sup>35</sup> Il s'agit donc d'une traduction de type « pédagogique ». Sainliens privilégie également, dans sa traduction anglaise, le vocabulaire d'origine anglo-saxonne et les tournures simples, à la différence de Clerk, qui avait davantage subi l'influence de son texte-source français.

<sup>36</sup> « Des sources de sentences copieuses, d'aphorismes, de répliques spirituelles, de structures délibératives et persuasives, et d'exemples de prouesses stylistiques » (Joyce BORO, « Multilingualism, Romance, and Language Pedagogy; or, Why Were So Many Sentimental Romances Printed as Polyglot Texts? », *Tudor Translation. Early Modern Literature in History*, F. Schurink (éd.), Londres, Palgrave Macmillan, 2011, p. 33). John Clerk ne dit pas autre chose dans la dédicace de sa traduction de 1543 : « *Consyder the wytty deusyse of the thynges, the maner of Locucyons, the wyse sentences and the subtyll and dyscret answeres made on both parties* ».

<sup>37</sup> John Bouchier indique en effet dans la dédicace de sa traduction de la *Cárcel de amor* à Nicholas Carew, mari d'Elizabeth Carew, qui lui avait suggéré de faire la traduction, que le sujet du texte « *is very pleasante for yonge ladyes and gentle women. Therefore I haue enterprysed to translate the same out of Spanyshe in to Englysh* ».

Pour la deuxième édition (1597), Sainliens change son fusil d'épaule, et présente l'ensemble comme étant avant tout un manuel d'apprentissage de l'italien intitulé *The Italian Schoolemaister*<sup>38</sup>, et met le roman en seconde position, après la partie théorique. Les éléments didactiques sont plus étoffés et systématisés, l'idée étant maintenant que l'élève doit d'abord les assimiler avant de les mettre en œuvre afin de pouvoir lire le texte (qui apparaît ainsi comme une sorte de récompense pour les efforts déployés)<sup>39</sup>.

Dans un texte intitulé « The Argument », placé au début de la partie consacrée au roman, Sainliens retrace l'histoire de ce roman, y mêlant réalité et fiction<sup>40</sup>. L'auteur du texte, dit-il, fut un « noble Grec », le narrateur de l'histoire, auquel le chevalier Arnalte s'était d'abord confié (investissant ce personnage fictif d'une réalité à laquelle il ne pouvait pas prétendre), et qui rédigea ce texte à la demande d'Arnalte lui-même (pour tenir sa promesse de diffuser son histoire auprès d'un public aussi large que possible, et surtout auprès des femmes). Le texte fut ensuite, dit-il, traduit en espagnol, puis en français par Herberay des Essarts, en italien par le Florentin Bartolomeo Maraffi, puis en anglais par lui-même, Claude de Sainliens. Cette origine grecque est bien sûr une fiction, destinée peut-être à conférer un pedigree distingué à l'ouvrage en le rapprochant de romans d'origine grecque comme le *Daphnis et Chloé* de Longus. Son origine espagnole est à peine mentionnée (le rôle de l'Espagne se résume à celui de la traduction) ; en revanche, l'existence d'une traduction italienne lui permet de caractériser à tort l'ouvrage comme une « histoire toscane », selon ce qui est indiqué à la page de titre<sup>41</sup> : encore une mystification destinée à tromper les lecteurs sur la provenance du texte, et à le rapprocher de langues perçues alors comme plus prestigieuses (les langues anciennes et l'italien). Dans la dernière version connue de l'histoire, une version en vers de 1639 par Leonard Lawrence, toutes ces informations sont reprises telles quelles à la page de titre, comme si elles étaient véridiques : personne ne met en cause cette filiation supposée des traductions depuis le grec<sup>42</sup>.

<sup>38</sup> Sainliens avait déjà publié un *French Schoolmaster* en 1573, et la version italienne suit le même modèle.

<sup>39</sup> Sainliens semble avoir voulu reproduire une formule qu'il avait déjà expérimentée dans un autre de ses manuels didactiques, *The French Littelton* (1576), qui inclut un *Traité des danses* en français, présenté comme texte de lecture.

<sup>40</sup> Ce texte retraçant le pedigree supposé de l'ouvrage provient de l'édition bilingue, française et italienne, du texte, publié à Lyon en 1570 et qui est donc vraisemblablement la version utilisée par Sainliens (Véronique DUCHE-GAVET, art. cit., p.185).

<sup>41</sup> La page de titre indique : « a fine Tuscan historie called Arnalt & Lucenda ».

<sup>42</sup> La page de titre indique aussi : « Originally written in the Greeke tongue by an unknowne Author. Afterwards Translated into Spanish; after that, for the Excellency thereof, into the French tongue by N. H., next by B. M. into the Thuscan, and now turn'd into English Verse by L. L. ».



Selon le biographe de Sainliens, Laurent Berc, celui-ci aurait incorporé ce texte dans sa grammaire italienne en invitant le lecteur à en rire<sup>43</sup>. La dimension potentiellement parodique du texte à l'origine a déjà été pointée par certains chercheurs<sup>44</sup>, mais on a du mal à croire que l'inclusion de ce texte n'était qu'une plaisanterie. Il est vrai que le roman cadre mal avec le reste de l'ouvrage et notamment avec les « discours familiers », qui relèvent surtout du monde du commerce<sup>45</sup>. Mais en même temps, Sainliens prend soin de mettre en valeur le texte, allant jusqu'à le qualifier d'« histoire toscane », ce qui était certainement un compliment venant de lui.

Il s'agirait peut-être plutôt d'une stratégie éditoriale. Les imprimeurs et libraires étaient toujours prêts à « recycler » sous une autre forme des œuvres qui avaient rencontré un succès auprès du public, et l'absence de tout droit d'auteur rendait une telle chose possible. Peut-être essayait-on de viser simultanément deux publics : le public marchand pour l'italien pratique, et des clients de statut social un peu plus élevé, friands de littérature européenne en édition bilingue ? Ou pour répondre aux « aspirations sociales » d'une partie des marchands londoniens les plus aisés ? (C'est une question qui restera probablement sans réponse).

Le roman *Arnalte et Lucenda* constitue, d'un côté, un assez bon exemple de la manière dont la littérature espagnole était diffusée en Angleterre au XVI<sup>e</sup> siècle : dans un premier temps, majoritairement par le biais de traductions en français (ou en italien), langues perçues comme plus prestigieuses et ayant un patrimoine littéraire plus riche, et qui faisaient l'objet d'un enseignement formel. La langue d'origine, les thèmes littéraires et le style sont diffusés à travers ce « filtre », qui ne mettait pas toujours le lecteur en contact avec les caractéristiques de l'ouvrage original.

On pourrait en effet se demander, en fin de compte, ce qui reste de proprement « espagnol » dans cette traduction d'une traduction d'une traduction, qui a été réduite au fil du temps, purgée de toute référence géographique ou culturelle permettant de la situer comme étant issue d'une œuvre castillane, dont le style a été parfaitement lissé, et qui finit comme simple support d'une activité à laquelle elle n'était pas, à l'origine, destinée. La source hispanique des autres romans espagnols publiés en Angleterre est,

---

<sup>43</sup> Laurent BEREC, *Claude de Sainliens...*, 2012, *op. cit.*, p. 60 : « Le lecteur risque de s'ennuyer ferme à la lecture de ce roman, qui a pourtant connu une certaine popularité. La meilleure façon d'éviter l'indigestion, c'est de prendre le parti d'en rire ».

<sup>44</sup> Par exemple, Keith WHINNOM, *Diego de San Pedro*, New York, Twayne, 1974.

<sup>45</sup> C'est peut-être l'une des raisons pourquoi *The Italian Schoolmaster* eut relativement peu de succès : deux rééditions seulement, et sa publication s'arrête au XVI<sup>e</sup> siècle, alors que pour le *French Schoolmaster*, son homologue français, on compte plus d'une dizaine d'éditions, et sa publication continue jusqu'aux années 1660.

de même, signalée discrètement, mais rarement mise en avant, et encore moins valorisée, ni dans les textes (où les références culturelles sont occultées) ni dans les pièces liminaires, ni surtout dans les pages de titre, élaborées par les libraires dans le but de faire la meilleure publicité possible pour le livre : elles mettent en avant surtout la filiation française ou italienne, la France et l'Italie étant des pays où la vogue du roman était mieux implantée.

Dans le cas de *Arnalte et Lucenda*, non seulement on passe très vite sur l'origine espagnole de l'ouvrage, mais on met aussi en place toute une série de stratégies pour masquer cette origine ; on l'utilise pour apprendre l'italien, on insiste sur son origine prétendument grecque, et on le présente même dans la page de titre comme une « histoire toscane ». Il en va de même pour les cinq autres romans d'origine espagnole qui circulaient en Angleterre à cette époque : *Aurelio y Isabela* ne signale pas son origine (et, dans la version quadrilingue, le français est la langue « de départ ») ; les *Amadís*, *Primaleón* et certaines *Palmerín* sont décrites majoritairement comme « traduites du français » ou « traduit de l'italien ». Seuls les quatre romans traduits directement de l'espagnol en anglais affichent leur origine dès la page de titre.

En même temps, on pourrait considérer que l'occultation des signes trop voyants de l'origine de ce texte lui aura permis de circuler plus largement pendant les moments de sentiment anti-espagnol les plus intenses en Angleterre : lors du règne de Marie I<sup>re</sup>, avec la méfiance suscitée par les prétentions au trône anglais de son mari, Philippe II, et au moment de la défaite de l'Armada. Sa circulation a ainsi suscité deux traductions assez différentes, une adaptation en vers, et la création du premier roman épistolaire en anglais.

Susan BADDELEY  
*Université Paris-Saclay, UVSQ,  
Laboratoire DYPAC, EA 2449*